

Composition française, Filières MP et PC
(XEULCR)

Sujet de l'épreuve de français

La philosophe Simone Weil (1909–1943) écrit dans *L'Iliade ou le poème de la force* (1940) : « La guerre efface toute idée de but, même l'idée des buts de la guerre. Elle efface la pensée même de mettre fin à la guerre ».

Vous confronterez ce point de vue avec votre lecture des œuvres au programme : *Les Perses* d'Eschyle, *Le Feu* d'Henri Barbusse et *De la guerre* de Carl von Clausewitz.

Les résultats du concours 2015 pour l'épreuve de composition française sont les suivants :

MP			PC		
$0 \leq N < 4$	24	1,59 %	$0 \leq N < 4$	25	2,01 %
$4 \leq N < 8$	367	24,32 %	$4 \leq N < 8$	328	26,37 %
$8 \leq N < 12$	623	41,29 %	$8 \leq N < 12$	555	44,61 %
$12 \leq N < 16$	414	27,44 %	$12 \leq N < 16$	263	21,14 %
$16 \leq N \leq 20$	81	5,37 %	$16 \leq N \leq 20$	73	5,87 %
Total	1509	100,0 %	Total	1244	100,0 %
Nombre de copies : 1509			Nombre de copies : 1244		
Note moyenne : 10			Note moyenne : 9,69		
Écart-type : 3,43			Écart-type : 3,31		

REMARQUES D'ENSEMBLE

Le jury se félicite de la haute qualité du concours. Il rend hommage au travail enthousiaste et minutieux accompli par les professeurs des classes préparatoires. Outre les excellentes copies, nous avons aussi eu le plaisir de lire un grand nombre de dissertations bien écrites, solidement argumentées et fondées sur une connaissance précise des œuvres au programme. Les candidats ont bénéficié en général d'une préparation intense et approfondie. Leurs travaux attestent que les professeurs ne baissent pas la garde sur les exigences cardinales : la rigueur de la réflexion et de l'argumentation, la finesse et le plaisir littéraires, le souci attentif de la langue française, le goût aussi de la culture générale et de la longue mémoire.

Le sujet proposé cette année n'offrait pas de difficulté majeure d'interprétation. Il ne pouvait dérouter un candidat normalement préparé. D'emblée il offrait des éléments de

problématique. On pouvait ainsi facilement construire les deux premières parties à partir du rapport entre la guerre et les notions de « but » et de « fin ». C'est pourquoi nous avons été particulièrement sensibles aux copies qui ont su nous présenter des argumentations rigoureuses, conceptualiser les notions en profondeur et exploiter les œuvres dans le détail. La plupart des candidats ont compris le sujet. Leur évaluation s'est donc faite à partir du niveau d'analyse et de synthèse ainsi que des qualités de mise en forme logique et de maîtrise de la langue. Le sujet invitait à réfléchir précisément sur le rapport entre la « guerre » et ses « buts », à discuter une position radicale de Simone Weil sur cette question. C'est pourquoi il fallait résister à l'utilisation inadéquate d'un corrigé préexistant ou d'éléments de cours trop généraux.

La qualité de la langue et de l'expression demeure une exigence primordiale du jury. Les candidats, nous le sentons, font un effort remarquable dans ce sens. Nous soulignons à cet égard le bon niveau général de l'expression dans un très grand nombre de copies, alors même qu'on voit s'affaiblir chez les élèves et les étudiants la maîtrise de l'orthographe et la connaissance des règles de base de la grammaire française. Cet effort ne doit pas être relâché. Nous sanctionnons les copies qui multiplient les fautes de langue. Il faut travailler son style par la pratique régulière de l'écriture, être toujours attentif à la correction grammaticale, bien connaître le sens des mots et les nuances des synonymes, veiller aussi au rythme et à la fluidité du discours. Il faut enfin relire sa copie avec l'attention d'un correcteur qui traque obstinément les fautes. L'expression n'est pas un ornement ; elle est révélatrice d'une maîtrise de la pensée. Cette exigence est d'autant plus forte que nous avons le plaisir de lire de belles copies rédigées avec justesse et élégance, des copies qui savent formuler une pensée forte, mais aussi transmettre des émotions et un jugement reflétant l'ensemble d'une culture et d'une personnalité.

L'INTRODUCTION

Conseils de méthode

L'introduction, pièce maîtresse de la dissertation, doit être soignée. Il ne faut pas qu'elle soit trop courte, car il importe de prendre le temps d'expliquer les termes du sujet de manière à dégager une problématique claire et solide. Les termes « but » et « fin », moteurs ici de la réflexion, doivent faire l'objet d'une explicitation attentive. Il en va de même pour le verbe *effacer*. Faute de ce travail préliminaire, la copie dilue le propos de Simone Weil dans des généralités qui peuvent conduire au hors-sujet. L'introduction suppose un effort de concentration sur les termes exacts du sujet induisant une problématique rigoureusement en accord avec eux. Une fois la problématique clairement posée, l'annonce du plan demeure essentielle, car elle oriente de façon décisive l'attention du correcteur.

Entrée en matière

L'expérience concrète de la guerre crée un état d'exception qui bouleverse les critères habituels de la normalité, notamment le rapport que tout individu ou tout groupe social entretient avec le temps à venir. Il n'est pas d'action en effet, sous l'égide de la raison, qui ne suppose une cause et qui n'envisage une fin, une conséquence, un résultat. Nous vivons autant que possible en fixant à notre existence des buts. Il en va de même pour

les États et les sociétés. Or la guerre, lorsqu'elle devient sauvage et absurde, coupe des causes et des buts qui font agir. Elle finit par ôter à l'action toute dimension téléologique. Les grands romans consacrés à la guerre témoignent de ce non-sens et de cette absence de but qui rivent le combattant au seul temps présent, comme *Guerre et paix* de Tolstoï, *À l'Ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque, le début du *Voyage au bout de la nuit* de Céline ou encore *Vie et destin* de Vassili Grossman.

Citation du sujet

Simone Weil va même jusqu'à écrire dans *L'Iliade ou le poème de la force* : « La guerre efface toute idée de but, même l'idée des buts de la guerre. Elle efface la pensée même de mettre fin à la guerre ».

Analyse du sujet

Cet énoncé paradoxal, au ton pessimiste et désabusé, sans doute marqué par l'entrée en guerre de l'Europe après l'invasion de la Pologne par les troupes nazies en septembre 1939, met en évidence l'un des effets de la guerre, la disparition des fins qui l'orientent et la justifient.

La métaphore « efface » implique un processus de négation. Elle suppose l'instauration d'une réalité uniforme, d'un retour au chaos et à l'indifférencié, d'une perte du sens et des repères axiologiques. « Effacer », c'est aussi étymologiquement *ôter la face*, la figure, *défigurer*, nier la dignité humaine. L'usage du temps présent est ici essentiel : il a une valeur durative et suppose une évolution même courte. Ce n'est jamais immédiatement que la guerre perd son but.

L'idée de but fait l'objet de trois formulations qui prennent la forme d'une gradation. La première (« toute idée de but ») se situe du point de vue abstrait de la généralité : la guerre, à cause de son intensité et de son déroulement imprévu, devient son propre objet ; elle fait disparaître l'enchaînement causal qui relie le présent au futur. La deuxième formulation (« l'idée même des buts de la guerre ») particularise, avec l'usage du pluriel, l'« idée de but » ; elle envisage une pluralité qui englobe autant le vécu du soldat que les tactiques et les stratégies militaires, les idéologies ou les objectifs politiques des gouvernements. La dernière formulation (« la pensée même de mettre fin à la guerre »), au terme d'une gradation, suggère que la guerre finit par ne renvoyer qu'à elle-même, par se nourrir d'elle-même, par devenir sa propre fin : la guerre se transforme en son seul horizon ; l'état d'exception devient le temps normal et la seule réalité.

Problématisation

Les trois œuvres au programme permettent en partie d'illustrer les propos de la philosophe. Entraînés par la violence et l'instinct de survie, au niveau individuel, mais aussi stratégique et politique, les acteurs du conflit sont totalement absorbés par le combat qui n'a d'autre but que lui-même. La pulsion de mort et la pulsion de vie prennent le dessus à l'état pur : on finit par n'avoir d'autre but que celui de tenir et de survivre, mais aussi par laisser se déchaîner la cruauté la plus primaire et le plaisir de mettre à mort. La guerre devient par ailleurs la source de la norme et de la production des valeurs : courage,

héroïsme, compassion, solidarité, amitié, force de caractère...

Les trois œuvres nous invitent cependant à nuancer le point de vue radical de Simone Weil. Si la guerre, surtout lorsqu'elle dure, semble devenir un état naturel qui se substitue au processus de civilisation, « la pensée de mettre fin à la guerre » habite beaucoup de dirigeants et elle finit par gagner même les bellicistes les plus acharnés. L'Histoire montre que les guerres les plus cruelles, comme les guerres médiques, les guerres napoléoniennes, la première et la seconde guerre mondiale, ne sont jamais complètement coupées des objectifs qui les justifient et qu'elles tendent à trouver une issue qui correspond à des intentions. La fin des guerres, c'est la paix, fragile construction humaine, produit élevé de la civilisation, mais horizon des sociétés lorsqu'elles atteignent un certain degré de développement.

De fait cependant, même en temps de paix, la guerre demeure une menace. La pulsion de mort ne peut pas être éradiquée complètement et l'aventure guerrière exerce une fascination puissante. Le retour au chaos ne peut donc jamais être considéré comme une pure vue de l'esprit. C'est pourquoi la vigilance et la réflexion humaine importent. Telle est la tâche qui incombe aux penseurs et aux écrivains. Nous avons besoin qu'ils représentent la guerre pour en saisir la complexité, pour en conjurer la menace et pour maintenir, en dépit des cataclysmes de l'Histoire, la volonté profondément humaine de faire sens et de promouvoir des valeurs humanistes.

Annonce du plan

Le jury n'attend pas de plan type. Les copies ont en général opposé dans les deux premières parties l'idée de « but » assigné à la guerre à celle du sentiment d'une absence de « but ». Les troisièmes parties en revanche ont été de nature très différente. Nous les avons acceptées pourvu qu'elles continuent à discuter les termes du sujet. Attention néanmoins à des plans justes dans leur démarche et conformes aux enjeux du sujet, mais qui peuvent en réduire la portée. Voici pour les deux premières parties un exemple de plan réducteur ou paresseux : I Le point de vue des états majors et des officiers sur les buts de la guerre ; II Le point de vue du simple soldat qui ne comprend pas ces buts. Il y a là une simplification excessive de la problématique. La mise en évidence d'une antithèse motrice (« but » vs « absence de but ») ne doit pas aboutir au simplisme et donc au recyclage maladroit d'arguments passe-partout.

Voici quelques exemples des plans les plus fréquemment suivis :

Plan I

- I La guerre, un effacement de « toute idée de but »
- II « L'idée des buts de la guerre »
- III La guerre comme fin de la guerre

Plan II

- I La guerre efface « toute idée de but »
- II La guerre conserve néanmoins une finalité
- III Le désir de paix reste le but ultime de la guerre

Plan III

- I Les propos de S. Weil sont paradoxaux : la guerre a toujours des buts
- II La réalité de la guerre annule cependant la portée de ces buts ; elle les submerge.
- III La guerre finit même par devenir sa propre fin

Plan IV

- I Les buts de la guerre
- II L'occultation des buts de la guerre
- III La paix, finalité profonde de la guerre

LE DÉVELOPPEMENT

Conseils de méthode

La démonstration doit être claire et bien enchaîner les idées. La progression de l'argumentation doit sans cesse travailler les termes du sujet et ne jamais s'en éloigner. Du début à la fin de la réflexion, il importe de se concentrer sur les notions de *but* et d'*effacement* en relation avec la guerre. La vigueur du développement résulte du dynamisme des oppositions qui ont été bien mises en évidence dans l'introduction. Une mauvaise problématisation peut conduire au hors-sujet, à des considérations générales ou approximatives sur la violence et l'absurdité de la guerre opposée par exemple à ses aspects rationnels ou acceptables moralement.

La récitation machinale d'un passage de cours ou d'un corrigé peut en l'occurrence se révéler dangereuse dans la mesure où ils ne correspondent pas tout à fait à la problématique du sujet. Une réflexion rigoureuse ne peut se contenter de développements généraux et passe-partout, par exemple d'un exposé non problématisé sur les thèses de Clausewitz ou sur le pacifisme de Barbusse. Les questions de la guerre totale, du génie martial, du rapport entre guerre et destin sont pertinentes, mais elles doivent être raccordées au sujet grâce à une argumentation serrée. La troisième partie doit absolument demeurer dans le sujet. Si elle se concentre sur l'idée de paix, elle ne doit pas se présenter comme un éloge de ses vertus. Elle doit surtout montrer en quoi la paix peut apparaître comme un « but » de la guerre. Le jury apprécie l'engagement personnel dans la réflexion, la capacité de singulariser les éléments de cours dont disposent tous les étudiants.

Il faut bien veiller aux transitions qui mettent en valeur les enchaînements de la démonstration, qui soulignent les retournements d'interprétation de la problématique et qui confèrent à la démarche d'ensemble fermeté et fluidité.

La qualité des exemples et des citations est un critère de valorisation. Citer de mémoire des passages significatifs d'Eschyle, de Clausewitz ou de Barbusse donne de la force au raisonnement. On ne peut se contenter de généralités ou de simples allusions. « La guerre, écrit Clausewitz, est une simple continuation de la politique par d'autres moyens ». Cette phrase que nous avons lue dans toutes les copies ne pouvait à elle seule soutenir une argumentation, il fallait être beaucoup plus précis sur l'articulation chez le général prussien entre les moyens et les fins de la guerre. Tous les développements du devoir doivent être illustrés par un exemple saillant.

Il importe cependant que l'utilisation des citations apprises par cœur soit appropriée. Le sujet est parfois gauchi en fonction de ces citations qui sont moins intégrées au raisonnement que juxtaposées parfois artificiellement. Le rapport des arguments à leur étayage par les œuvres est ainsi inversé : les premiers sont réduits au statut d'armature pour faire tenir ensemble les citations. Le devoir peut même se présenter comme une suite d'affirmations dépareillées, reliées par des articulations artificielles, voire factices. Les citations se substituent alors aux arguments au lieu de leur servir d'appui, de les nourrir et de permettre un large déploiement du sujet.

Éléments de réflexion, d'argumentation et d'illustration

Voici à partir des meilleures copies, quelques éléments susceptibles de nourrir la problématique du sujet pour le Plan I.

I La guerre, un effacement de « toute idée de but »

A Un effacement du temps et de l'espace

Lorsqu'on envisage la réalité de la guerre, la lecture des œuvres d'Eschyle, de Clausewitz et de Barbusse donne en partie raison aux propos de Simone Weil. La guerre a beau s'inscrire au départ dans une finalité, l'expérience réelle du combat diffère complètement par rapport aux théories, aux prévisions et aux fantasmes. Au cœur du combat, les soldats éprouvent la sensation de plonger dans le chaos et l'horreur, d'entrer dans une chaîne ininterrompue de souffrances. Xerxès engage son immense armée en Grèce avec le but d'accroître son empire et de venger les Perses morts à Marathon, mais il déclenche une série de calamités qui semblent ne pas connaître de fin : « En pensant les venger, il n'a recueilli qu'une foule de maux » (v. 476-477). La violence finit par submerger les soldats et par générer d'autres violences : s'ils « ont fait tout ce mal, ils subissent des maux / qui ne sont pas moindres – et d'autres se préparent : / leur source ne s'épuise, elle jaillit encore. / Quelle offrande de sang les lances des Doriens / s'en vont répandre sur la terre de Platée! » (v. 815-816).

Poterloo veut voir Souchez, son village natal, lieu de l'origine et repère vital. Or ce village a été rasé par les bombardements. La métaphore de la disparition du visage, de la *défiguration*, de l'*effacement*, au sens de disparition de la face, établit une continuité entre les êtres et les lieux, les corps et les décors ; elle exprime l'infinie détresse du soldat : « Ah ! mon vieux, tu ne peux pas t'imaginer c'qu'elle est défigurée, cette route » ; « il est préoccupé jusqu'au fond des entrailles par le changement de face du paysage » (XII, p. 216 et 220).

Sur le champ de bataille, comme l'écrit Clausewitz, les prévisions des généraux se heurtent aux aléas du combat : « le flux torrentiel des impressions contrarie sans cesse [leurs] convictions » (III, p. 86) ; « Les trois quarts des éléments sur lesquels se fonde l'action flottent dans le brouillard d'une incertitude plus ou moins épaisse » (p. 72). Quant à la jeune recrue qui arrive sur le champ de bataille, elle n'a qu'un but : « fondre sur l'ennemi au pas de charge » dans « l'ivresse de l'enthousiasme » (IV, p. 98). Mais ce but « s'efface » rapidement au contact de la réalité guerrière : « la gravité de la vie

transperce alors l'image formée dans les rêves de jeunesse » et le novice se préoccupe avant tout de se mettre à l'abri du danger (IV, p. 99).

Le spectacle des carnages et des hécatombes finit par donner l'impression que le seul but de la guerre, c'est la destruction, la mise à mort, l'anéantissement de toute vie. L'espace est devenu uniforme. Le temps quant à lui semble n'avoir plus de début ni de fin : « Depuis plus de quinze mois, depuis cinq cents jours, en ce lieu du monde où nous sommes, la fusillade et le bombardement ne se sont pas arrêtés du matin au soir et du soir au matin » (*Le Feu*, II, p. 55). Le reste du temps, les soldats sont « des machines à attendre » (II, p. 70), perdant peu à peu le sens de ce qu'ils attendent.

B L'effacement du sens

La bataille de Salamine est rétrospectivement réécrite comme un événement qui s'inscrit dans la perspective d'une transcendance divine. Les hommes dans la bataille n'agissent pas librement ; ils accomplissent leur destin, autrement dit la volonté des dieux. C'est pourquoi, avant le combat, un doute pèse sur cette volonté. Xerxès envoie son armée au combat « sans se douter de ce que [machinent] les dieux » (v. 373), sans comprendre leur « hostilité » (v. 604). Darios ne manque pas d'expliquer que le destin tragique de son fils ne fait qu'accomplir la prédiction des oracles (v. 739-741). Cette explication ne parvient pas à s'imposer face à la sensation de chaos et toute la pièce exprime un sentiment de deuil indicible et de souffrance à la pensée des « monceaux de cadavres » (v. 818) et de « tout ce carnage d'hommes » (v. 420). Les Perses vivent l'expérience de la perte et l'anéantissement « des buts », une dislocation du sens et de la parole qui s'extériorise par des cris de douleur sous forme d'onomatopées : « Ha la la la ! » (v. 1074). À la projection du tyran dans le futur, qui traduisait une confiance aveugle dans son invincibilité, se substitue le temps répétitif et circulaire de la plainte et du chagrin.

Le roman de Barbusse ne se réfère à aucune transcendance, à aucune Providence divine donnant un but même obscur à l'avenir, ce qui rend encore plus désespérante la situation des soldats, : « je ne crois pas en Dieu. Je sais qu'il n'existe pas - à cause de la souffrance. On pourra nous raconter les boniments qu'on voudra, et ajuster là-dessus tous les mots qu'on trouvera, et qu'on inventera : toute cette souffrance innocente qui sortirait d'un Dieu parfait, c'est un sacré bourrage de crâne » (XXI, p. 370). Le roman donne au contraire un large écho au sentiment d'absurdité qui s'empare des soldats, coupés des centres de décision et traités comme des pions et de la simple chair à canon. Les soldats finissent par ne plus comprendre le sens de leur mission et de leur action. Les poilus agissent machinalement sans comprendre pourquoi ils agissent : « - Avancez à droite ! Alors on continue à s'écouler dans un sens. Sans doute c'est un mouvement combiné là-haut, là-bas, par les chefs. On foule des corps mous dont quelques-uns remuent et changent lentement de place, et d'où sortent à la hâte des ruisseaux et des cris. Des cadavres sont entassés en long, en travers, comme des poutres et des décombres, sur les blessés » (XX, p. 336). L'acte même de tuer devient un pur réflexe dénué de toute intentionnalité, comme le résume Volpatte : « on nous a dit d'tirer ; on tire » (IV, p. 111).

À cette absurdité s'ajoute le fait que les simples soldats ne nourrissent *a priori* aucune haine à l'égard de l'ennemi. Clausewitz établit ainsi une différence essentielle entre « le *sentiment hostile* », la haine, qui a des causes personnelles, et « l'*intention hostile* », qui découle d'une perception plus générale et abstraite de l'adversaire (I, 3, p. 21). Les soldats sont ainsi contraints d'avoir des buts et des intentions hostiles sans avoir forcément des sentiments d'hostilité, ce qui constitue un paradoxe qui peut se révéler dramatique. Poterloo fraternise avec des soldats allemands qui lui permettent de traverser le front et de rejoindre Lens pour retrouver sa femme (XII, p. 224-230).

L'effacement des buts atteint un tel paroxysme dans le roman que les personnages en viennent à perdre même la faculté de penser et de se poser des questions :

- Au commencement, dit Tirette, j'pensais à un tas d'choses, j'réfléchissais, j'calculais ; maintenant, j'pense plus.
- Moi non plus.
- Moi non plus.
- Moi, j'ai jamais essayé. (II, 81)

L'effacement des buts se traduit par un renoncement à réfléchir, à se projeter au-delà des nécessités vitales : « renoncement à comprendre, et renoncement à être soi-même ; espérance de ne pas mourir et lutte pour vivre le mieux possible » (II, p. 82).

C Une réduction à l'instant et à l'instinct

Au cœur du combat, l'individu perd peu à peu toute notion de la continuité temporelle, il ignore les causes qui le font agir et il ne parvient plus à se projeter dans le futur, d'autant plus qu'il craint sans cesse de mourir. Il finit par être rivé à l'instant. « - Ici, dit l'un des membres de l'escouade, faut pas chercher loin devant toi. Faut vivre au jour le jour, heure par heure même, si tu peux » (II, p. 82). Les soldats finissent pas n'avoir pas d'autre but que la survie, à l'image des Perses en déroute qui, dans leurs vaisseaux, fuient « à toutes rames » (v. 422). Le primat de l'instant les ramène à l'instinct, aux pulsions primaires. La guerre ôte aux êtres toute individualité ; ils sont simplifiés, nivelés, indifférenciés : « Malgré les diversités d'âge, d'origine, de culture, de situation, et de tout ce qui fut, malgré les abîmes qui nous séparaient jadis, nous sommes en grandes lignes les mêmes. À travers la même silhouette grossière, on cache et on montre les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, le même caractère simplifié d'hommes revenus à l'état primitif » (II, p. 69-70). L'effacement « des buts », autrement dit du processus de civilisation, fait régresser les hommes à l'animalité, à la brutalité des instincts les plus primaires : « Ce sont de simples hommes qu'on a simplifiés encore, et dont, par la force des choses, les seuls instincts primordiaux s'accroissent : instinct de la conservation, égoïsme, espoir tenace de survivre toujours, joie de manger, de boire et de dormir » (II, p. 102).

Loin d'avoir des buts qui les projettent dans l'avenir, les soldats régressent, perdent toute humanité. La guerre déchaîne, nous dit Clausewitz, des passions et attise les sentiments de haine sauvage, y compris chez « les peuples les plus civilisés » (I, 3, p. 21). Tulacque est décrit comme un homme du temps des cavernes : « Il brandit sa hache d'homme quaternaire et semble lui-même un pithécantrophe affublé d'oripeaux, embus-

qué dans les entrailles de la terre » (II, p. 61). L'animalisation des hommes est aussi un moyen de mettre en évidence leur régression et leur impossibilité à se projeter dans le futur. Les Perses tombés à la mer sont achevés comme des animaux : « Comme des thons, ou des poissons pris aux filets, / Les Grecs, armés de débris de rames, d'épaves, / Les frappaient et les éreintaient » (v. 423-426). Le bestiaire du *Feu* est imposant : « c'est'ï qu'o d'vient pareil à des bêtes, à force de leur ressembler ? » (p. 79). Terrés dans leurs abris, les soldats sont notamment comparés à des taupes : « I's rampaient dans la plaine, sont tombés dans not' trou, à l'aveugle, comme des taupes dans un piège à mâchoire, ces cons-là » (IV, p. 112); « D'autres - le reste - impotents, estropiés, remuent, se coulent, rampent, se fauflent dans les coins, prenant des formes de taupes, de pauvres bêtes vulnérables que pourchasse la meute épouvantable des obus » (XXI, p. 379-380). Pendant le combat, les soldats sont parfois submergés par une envie de tuer bestiale et irréfléchie, comme le souligne le caporal Bertrand : « - J'en ai eu trois sur le bras. J'ai frappé comme un fou. Ah! nous étions tous comme des bêtes quand nous sommes arrivés ici! » (XX, p. 339).

Transition : Dans la fureur et l'intensité du combat, plus rien ne semble avoir de sens et l'on comprend que les buts et la fin s'effacent aux yeux des soldats. Malgré tout, les guerres s'achèvent. Si elles perdent leurs buts, elles finissent par les retrouver ou par en trouver d'autres. Même lorsqu'elle devient opaque, la pensée des buts de la guerre demeure active.

II La pensée « des buts de la guerre »

A Combattre pour anéantir l'ennemi et obtenir la victoire

Les trois œuvres au programme, en dépit de l'évocation du non-sens et de la confusion, inscrivent le combat guerrier dans une dynamique tendue vers la victoire et donc la destruction de l'adversaire. Le « but *immédiat* » de la guerre, précise d'emblée Clausewitz, « est de *terrasser* l'adversaire et de le rendre ainsi incapable de toute résistance » (I, 2, p. 19). Au moins au départ, « le but de l'acte militaire est d'ôter à l'ennemi *tout moyen de se défendre* » (I, 4, p. 23).

La guerre met en jeu l'intelligence et la rationalité. Les qualités d'un chef de guerre apparaissent en l'occurrence essentielles. Le « génie martial », nous explique Clausewitz, se caractérise par son « coup d'œil », autrement dit sa capacité à évaluer aussi rationnellement que possible une situation en sachant tenir compte des hasards (ch. III). Les chefs grecs et surtout Thémistocle, qui n'est pas nommé par Eschyle, n'ont qu'un désir, celui de mettre tous les moyens dont ils disposent au service d'une seule fin, la victoire sur l'armée de Xerxès. Parmi ces moyens, « la ruse » (v. 361, p. 117). La flotte perse tombe dans le piège préparé « adroitement » par les Grecs (v. 417, p. 119). Par la bouche du messager, Eschyle met en outre en valeur le patriotisme des Grecs qui se ruent sur l'ennemi : « Allez, fils des Grecs! délivrez / Votre patrie, délivrez vos fils et vos femmes, / Les autels des dieux de vos pères, les tombeaux / De vos aïeux! c'est pour eux tous qu'il faut se battre! » (v. 402-405).

B La guerre au service de fins politiques

Les guerres finissent par prendre fin et le recul de l'Histoire montre qu'elles s'inscrivent dans une continuité qui lui donne sens, en explique les origines et lui fixe une fin. « Il n'y a point de guerre entre les hommes, écrit Rousseau, il n'y en a qu'entre les États » (*Principes de la guerre*). Guerre et politique sont donc intimement liées. « La guerre, pour Clausewitz, est une simple continuation de la politique par d'autres moyens » (p. 43). La guerre n'est jamais sans « but », « mais un véritable instrument politique, une continuation des relations politiques, un accomplissement de celles-ci par d'autres moyens » (p. 43). « Le but immédiat » du combat (« terrasser l'adversaire ») est un moyen, il s'inscrit toujours à ses yeux, dans une « fin politique », expression qui est un véritable leitmotiv de son traité : « Jamais le moyen ne peut être conçu sans la fin » (I, 24, p. 44).

Clausewitz démontre que le processus de « la poussée des forces aux extrêmes » (I, 10, p. 29), qui entraîne la guerre dans des développements imprévisibles, finit toujours par se détendre et redonner à la politique toute sa place. « La fin politique de la guerre », « *der politische Zweck des Krieges* » (I, 11, p. 30), refait toujours surface : « Jusqu'à présent la loi des extrêmes, le dessein d'ôter à l'ennemi tout moyen de se défendre, de le terrasser, ont en quelque sorte englouti cette fin. Dès que la force de cette loi se relâche, que ce dessein ne parvient pas à son but et s'en éloigne, la fin politique de la guerre refait inévitablement surface. Si l'ensemble des considérations revient à un calcul des probabilités résultant de personnes et de circonstances déterminées, la *fin politique*, qui est bien le *mobile initial* de la guerre, devient un facteur absolument essentiel de ce produit. » (I, 11, p. 30). Clausewitz va même jusqu'à dire que d'autres moyens que « terrasser l'adversaire » peuvent permettre de gagner une guerre : « *la destruction de ses forces armées, la conquête de ses provinces, leur simple occupation, leur seule invasion, les entreprises visant directement les relations politiques, enfin l'attente passive de l'attaque ennemie* » (II, p. 57).

Clausewitz pense donc systématiquement l'art de la guerre à partir de la relation qui unit les « moyens » et les « fins ». C'est l'objet du chapitre II de son traité. Sa démarche s'organise donc, pour reprendre une expression de Raymond Aron, selon une « rationalité finale » (*Sur Clausewitz*, p. 54). La guerre se présente comme un ensemble organique, une totalité que structure la hiérarchie des moyens et des fins. Chaque élément de l'ensemble, obéissant à un phénomène d'emboîtement, tend vers un but qui est lui-même subordonné à un but de niveau supérieur. Le simple soldat exécute des ordres qui s'inscrivent dans une tactique laquelle est au service d'une stratégie. L'ensemble des batailles constitue une campagne militaire qui est soumise à des fins politiques.

Dans la tragédie d'Eschyle, les buts politiques des Perses et des Grecs sont en opposition, mais c'est justement cette opposition qui définit clairement les enjeux de la guerre. Le « but » des Grecs est bien de nature idéologique et politique ; il s'agit d'échapper au « joug de servitude » que Xerxès voudrait leur imposer et de défendre les valeurs de la démocratie athénienne, fondée sur la liberté. Les Athéniens « ne peuvent être dits esclaves, ni sujets de personne » (v. 584). C'est à travers leur point de vue qu'est décrit le châtement de l'*hybris* de Xerxès et le sentiment de liberté au sens très grec, qui, suite à sa défaite, s'étend dans son empire : « Dans l'Asie, on ne vivra plus / Assujetti aux lois

des Perses [...] On ne se prosternera plus / Pour recevoir leurs ordres [...]. Lors pour la langue des mortels / Plus d'entrave : ainsi délié, / Le peuple est libre de parler ; / Délié, le joug de la force ! ». Cet idéal démocratique anime leur esprit au moment de l'offensive contre les bateaux perses.

Les soldats de l'escouade, dans *Le Feu*, ont beau le plus souvent ignorer les causes qui les font agir et perdre toute confiance dans l'avenir, tellement ils sont en proie à l'absurde, leurs actions s'inscrivent néanmoins dans une perspective d'ensemble, à la fois militaire et politique, que mettent parfois en évidence le narrateur, le caporal Bertrand ou Cocon. Bertrand, dès le chapitre II, exprime clairement le sens du combat des Poilus ; il s'agit de lutter contre l'impérialisme allemand : « On n'a besoin de savoir qu'une chose, et cette seule chose, c'est que les Boches sont chez nous, enracinés, et qu'il ne faut pas qu'ils passent et qu'il faut même qu'ils les mettent un jour ou l'autre - le plus tôt possible » (II, p. 81). Cocon, l'homme-chiffre dans le roman, s'efforce toujours quant à lui d'avoir une vision globale et rationnelle du front. Il rappelle ainsi à ses camarades que « les Divisions » sont « organisées chacune à peu près comme un Corps d'Armée » (VII, p. 160).

C La paix comme « but » de la guerre

Les trois auteurs sont aussi mus par la nécessité morale de travailler pour la paix, d'avoir la paix comme horizon de la guerre. Ils considèrent la paix comme « le but » de la guerre, comme sa « fin » dans les deux sens du terme, à la fois clôture et finalité : « avec la paix, dit Clausewitz, la fin est atteinte et [...] la guerre a achevé sa tâche » (II, p. 49). En traitant de la guerre, ils ne cessent de réfléchir aux moyens d'établir la paix et de la maintenir.

La guerre est fondamentalement destructrice, mais elle permet aussi de construire la paix et d'ouvrir « l'avenir » (I, p. 53). Elle crée des systèmes d'opposition à valeur identitaire et axiologique. La victoire des Grecs sur l'Empire perse et le fanatisme de Xerxès permet à Athènes de rendre plus forte et plus légitime sa toute jeune démocratie. Elle sonne par contraste le glas du despotisme : « Dans l'Asie, on ne vivra plus / Assujetti aux lois des Perses, / On ne leur acquittera plus / Le tribut que l'on doit au maître, / On ne se prosternera plus / Pour recevoir leurs ordres, car / La force royale n'est plus » (v. 584-590).

Les guerres napoléoniennes, particulièrement meurtrières, donnent à Clausewitz l'occasion de réfléchir sur les nouvelles bases de l'État prussien en gestation. La constitution d'une armée nationale lui semble indispensable. Mais elle ne doit pas servir à une expansion illimitée de la Prusse. Elle doit plutôt garantir l'équilibre européen, de telle sorte que la société civile puisse s'épanouir. De même, lorsqu'un conflit s'engage, chaque belligérant fait des calculs avec l'espoir d'un retour rapide à la paix, comme celui-ci par exemple : « si notre intention n'est pas de vaincre les forces armées ennemies, et si nous sommes persuadés que l'ennemi ne cherche pas la voie de la décision sanglante, mais qu'il la redoute, l'occupation d'une province faiblement ou nullement défendue est déjà en soi un avantage. Et si cet avantage est suffisant pour que l'adversaire nourrisse des craintes quant à l'issue générale, on peut alors l'envisager comme un chemin plus court vers la paix » (II, p. 53).

« Un général circonspect, précise Clausewitz, et adroit cherchera tous les moyens d'éviter une grande crise et une résolution sanglante, pour se frayer un passage vers la paix » (II, p. 67).

Le carnage de la Grande guerre conforte les idéaux socialistes de Barbusse. Le dernier chapitre du roman, « L'Aube », s'achève par une ouverture sur l'avenir et un espoir :

L'entente des démocraties, l'entente des immensités, la levée du peuple du monde, la foi brutalement simple... [...]

Et un soldat ose ajouter cette phrase, qu'il commence pourtant à voix presque basse :
– Si la guerre actuelle a fait avancer le progrès d'un pas, ses malheurs et ses tueries compteront pour peu.

Et tandis que nous nous apprêtons à rejoindre les autres, pour recommencer la guerre, le ciel noir, bouché d'orage, s'ouvre doucement au-dessus de nos têtes. Entre deux masses de nuées ténébreuses, un éclair tranquille en sort, et cette ligne de lumière, si resserrée, si endeillée, si pauvre, qu'elle a l'air pensante, apporte tout de même la preuve que le soleil existe. (XXIV, p. 439-440)

Pour Barbusse, la guerre doit « tuer la guerre » (XXIV, p. 425). Il faut aller jusqu'au bout de cette tragédie pour que la guerre disparaisse, qu'elle soit la *Der des Ders*, que les générations futures l'effacent complètement : « Il ne faut plus qu'il y ait de guerre après celle-là ! » (XXIV, p. 421). Position utopique, mais qui nourrit en partie la dynamique du *Feu* : « Mais, s'il faut faire un sacrifice pareil, ajouta désespérément l'homme informe, en se retournant encore, c'est parce qu'on se bat pour un progrès, non pour un pays » (XXIV, p. 424).

Transition : Contrairement à ce qu'avance Simone Weil, la guerre n'est pas dépourvue de « buts ». Et même si elle n'est pas directement accessible, la paix pour les trois auteurs demeure une « fin » souhaitable. Son propos peut donc sembler paradoxal. Il a le mérite cependant d'attirer l'attention sur la fascination que la guerre peut exercer en tant que telle. Si « la guerre efface toute idée », c'est aussi peut-être qu'elle est devenue sa propre fin, son propre objet. La guerre est devenue la fin de la guerre. Elle peut en effet pour diverses raisons effacer « la pensée même de mettre fin à la guerre ». C'est pourquoi il importe, à défaut de l'inscrire précisément dans un enchaînement cause/moyen/fin, de la représenter et de l'écrire.

III La guerre comme fin de la guerre

A Le dépassement des fins premières

Les propos de Simone Weil suggèrent que, en effaçant ses buts originels, la guerre peut devenir sa propre fin. La guerre une fois commencée échappe à ceux qui l'ont entreprise. Entraînée par son propre mouvement, elle devient imprévisible et finit par ne répondre qu'à sa propre dynamique. La maîtrise des événements échappe à tout le monde, comme le souligne Clausewitz : « Tant que je n'ai pas écrasé l'adversaire, je dois craindre qu'il ne m'écrase. Je ne suis donc plus mon propre maître, car il m'impose sa loi comme je lui

impose la mienne ». La guerre est en effet un « milieu résistant » (VII, p. 109). L'environnement réel du combat oppose sans cesse au combattant des « frictions », c'est-à-dire des résistances de toutes sortes : « La friction [...] rend difficile ce qui paraît facile » (VII, p. 111). Clausewitz insiste ainsi sur l'immense part de « hasard » et d'« imprévisible » qui préside au déroulement d'un conflit (IV, p. 24). La « friction épouvantable » du combat suscite « des phénomènes absolument imprévisibles, précisément parce qu'ils appartiennent en grande partie au hasard » (VII, p. 109). La guerre est le « royaume de l'imprévu » ; elle nécessite une « capacité supérieure à vaincre l'imprévisible » (III, p. 77).

La violence des affrontements conduit à une « poussée des forces aux extrêmes » (I, 10, p. 29) qui se substitue aux causes rationnelles qui l'ont suscitée. Après le combat de Salamine, les Grecs, dans l'ivresse de la victoire, traquent les Perses qui se sont réfugiés dans l'îlot de Psyttalie et ils les massacrent avec un excès de cruauté : « Après s'être rués sur eux d'un seul élan, / Ils rouent de coups les malheureux, ils les démembrant, / Jusqu'à tant qu'ils leur aient ôté la vie à tous » (v. 462-464). La guerre ramène à des comportements barbares et au pur plaisir de mettre à mort. Quand l'escouade attaque au chapitre XX du *Feu*, les soldats mus par l'ivresse de l'engagement n'ont qu'un mot d'ordre : « En avant ! Toujours en avant ! » (XX, p. 329). Alors qu'ils pourraient s'arrêter, ils sont emportés par leur propre envie de carnage : « - Pourquoi qu'on s'arrête ici ? dit l'un, grinçant des dents. - Pourquoi qu'on s'en va pas jusqu'à l'autre ? me demande le deuxième plein de fureur. Maintenant qu'on est v'nu, en quelques bonds, on y s'rait ! - Moi aussi, j'veux continuer. - Moi aussi. Ah ! les vaches !... » (XX, p. 335-336).

Comme René Girard l'a bien montré dans *Achever Clausewitz*, la montée aux extrêmes de la guerre conduit les armées à des réactions purement mimétiques. Au lieu de s'inscrire dans une finalité, on se contente seulement au bout d'un certain temps d'imiter l'ennemi, de lui répliquer, ce qui crée une dynamique qui devient autonome et se nourrit d'elle-même. Au début du conflit, les Français n'utilisent pas de « gaz asphyxiants », parce qu'ils les considèrent comme des « moyens déloyaux » par opposition à « l'obus », qui, lui, est « permis » (XIX, p. 290). Mais bientôt ils se mettent à répliquer aux Allemands, à les imiter avec les mêmes armes de destruction. Les adversaires sont ainsi entraînés dans une logique mimétique de surenchère dans la destruction.

B La guerre produit de nouveaux buts et ses propres valeurs

Clausewitz oppose « la fin politique » de la guerre (« der Zweck ») au « but » purement militaire qui consiste seulement à vaincre l'ennemi (« das Ziel »). Il peut ainsi arriver qu'un écart se creuse entre « la fin politique » (« der politische Zweck ») et « le but militaire », la cible concrète du combat (« das kriegerische Ziel ») (I, 24, p. 44). La guerre poursuit la politique par d'autres moyens, mais elle est aussi une technique, un univers et un imaginaire qui ont leurs propres fins. Elle peut même engendrer une vision guerrière du monde, un militarisme, voire un bellicisme. Le traité de Clausewitz se focalise en tout cas sur la guerre en tant que telle dans la mesure où elle doit mobiliser toutes les facultés de la raison ainsi que les enseignements du passé, pour mettre au point des tactiques et des stratégies.

Les guerres détournent à leur profit les avancées de la technique et de l'économie pour accroître leur efficacité propre. La flotte de Thémistocle bénéficie des progrès de la construction navale à Athènes au V^e siècle avant Jésus-Christ. Clausewitz prend largement en considération les progrès de la mécanisation dans l'art militaire, notamment le rôle croissant de l'artillerie. En 1914, la culture industrielle permet la mise au point de nouvelles armes et de nouveaux explosifs qui changent la vie des combattants dans les tranchées du *Feu* : mitrailleuses perfectionnées, shrapnells, avions, gaz... La guerre met en mouvement l'économie au point d'enrichir scandaleusement, comme l'écrit Barbusse, « les profiteurs et les tripoteurs, les monstrueux intéressés, financiers grands et petits faiseurs d'affaires, cuirassés dans leurs banques ou leurs maisons, avec leurs fronts butés d'une sourde doctrine, leurs figures fermées comme un coffre-fort » (XXIV, « L'aube », p. 434). Un dialogue entre Cocon et un petit enfant apporte la preuve que chez beaucoup d'individus la guerre « efface la pensée même de mettre fin à la guerre » :

- Dis donc, petit, viens un peu ici, dit Cocon, en prenant le bambin entre ses genoux. Écoute bien. Ton papa i' dit, n'est-ce pas : « Pourvu que la guerre continue ! » hé ?
- Pour sûr, dit l'enfant en hochant la tête, parce qu'on devient riche. Il a dit qu'à la fin d'mai on aura gagné cinquante mille francs.
- Cinquante mille francs ! C'est pas vrai !
- Si, si ! trépigne l'enfant. Il a dit ça avec maman. Papa voudrait qu'ça soit toujours comme ça. Maman, des fois, elle ne sait pas, parce que mon frère Adolphe est au front. Mais on va le faire mettre à l'arrière et, comme ça, la guerre pourra continuer. (V, p. 134)

Dans le domaine moral, les guerres produisent des valeurs qui peuvent devenir exemplaires. Elles attisent le patriotisme au point qu'il devient une passion exclusive. Elles font du héros guerrier un modèle. *Les Perses* s'inspirent très largement de la tradition épique de l'*Iliade*. Ils célèbrent les héros de Salamine qui deviennent à leur tour des modèles héroïques. La douceur du foyer et le lit des femmes n'offrent pas un attrait suffisant pour empêcher les hommes perses de s'engager dans une guerre de conquête (v. v. 133). Clausewitz ne cesse de faire l'éloge des vertus guerrières comme le courage, le génie militaire, le désir de gloire. « De tous les sentiments élevés, écrit-il, que le cœur humain éprouve dans la fièvre brûlante du combat, il n'en est aucun, il faut le reconnaître, qui soit aussi puissant et aussi constant que la soif de gloire et d'honneur » (III, 80). La guerre apparaît à beaucoup comme une aventure fascinante dont Ernst Jünger a bien rendu compte dans *La Guerre comme expérience intérieure*. Tout en dénonçant les traditions héroïques, *Le Feu* ne manque pas de mettre en évidence les qualités du poilu et de valoriser une nouvelle sorte d'héroïsme fondé sur la camaraderie, la patience et le courage. La fascination pour la guerre et l'imaginaire qui lui est associé traversent le roman. Les gens de l'arrière, comme le rappelle Paradis, ont tendance à ne considérer que l'aspect esthétique et glorieux du combat : « - Tu t'appelles, la bonne femme de la ville où on a été faire une virée, y a pas si longtemps d'ça, qui parlait des attaques, qui en bavait, et qui disait : « Ça doit être beau à voir !... » » (XXIV, p. 417). Même les poilus, en dépit du dégoût qui les habite pour la vie dans les tranchées, se laissent gagner par la fascination pour la guerre. L'un d'eux raconte : « Not' petit loupot, le dernier, qui a cinq ans, nous a bien distracts. I' voulait jouer au soldat avec moi. J'y ai fabriqué un petit flingot. J'y ai expliqué les tranchées, et

lui, tout freluquant de joie comme un z'oiseau, i'm'tirait d'ssus en gueulant. Ah ! le sacré p'tit mec, il en mettait ! ça fera un fameux poilu plus tard. Mon vieux, il a tout à fait l'esprit militaire ! » (XXIV, p. 346).

La guerre devient le lieu axiologique et normatif par excellence ; elle fournit des images archétypales de générosité, de camaraderie, d'héroïsme, de sens du sacrifice, de dépassement de ses limites. Elle nourrit un imaginaire et une euphorie, qu'attisent la pulsion de mort et l'agressivité naturelle de l'homme. À la guerre, on est pris dans une jouissance, dont les trois œuvres suggèrent qu'elle est vouée à se répéter.

C Écrire la guerre pour conjurer l'effacement

Nos trois auteurs invitent au bout du compte à la lucidité face à un phénomène dont ils constatent qu'il est une donnée organique de la nature humaine. La guerre menace constamment et elle peut, comme le souligne Simone Weil, effacer « toute idée de but ». Les sociétés doivent donc se tenir prêtes à la « recommencer » (*Le Feu*, XXIV, p. 439). Eschyle, en adoptant le point de vue des vaincus, met en garde les Athéniens : la guerre est un cycle et l'*hybris* peut autant détruire les Grecs que les Perses. Les « âmes philanthropiques » constituent pour Clausewitz un obstacle pour réfléchir froidement sur la guerre et l'agressivité naturelle de l'être humain (I, 3, p. 20). Il faut toujours « garder un œil sur l'adversaire, afin de ne pas l'affronter au fleuret moucheté quand l'autre l'attaquera avec un sabre tranchant » (II, p. 67).

La guerre est une réalité au fond multiple, dont la nature est anthropologique et profondément ambivalente. Son rapport à la finalité est lui-même problématique. C'est pourquoi il incombe surtout aux penseurs et aux écrivains d'*écrire* la guerre pour conjurer l'*effacement* dont elle porte toujours la menace. L'homme politique, l'officier ou le combattant n'ont pas assez de recul et de hauteur de vue pour appréhender la nature de la guerre et ses fins. L'écriture de la guerre ne résout certes pas les problèmes qu'elle pose, mais elle fournit un cadre de pensée et de représentation qui permet d'avoir une prise sur elle et de pouvoir éventuellement l'interpréter. Écrivains et penseurs interrogent la signification de la guerre ; ils lui fournissent des éléments d'intelligibilité ; ils donnent une consistance aux imaginaires qu'elle véhicule. Le rituel tragique et la sublimation poétique chez Eschyle permettent de mettre en œuvre une *catharsis* qui inscrit la bataille de Salamine dans l'Histoire et la projette dans le mythe. Ils impriment un ordre esthétique et une direction à ce qui n'était qu'un invraisemblable chaos. Pour Clausewitz, le théoricien, la guerre se révèle au bout du compte un phénomène fuyant, « un vrai caméléon », qui échappe à une conceptualisation rigoureuse (I, 28, p. 46). C'est pourquoi il en donne au moins trois définitions, qui sont plutôt des approches et des perspectives que des conceptualisations définitives. *Le Feu* de Barbusse oppose à l'horreur de la guerre le faible pouvoir des mots et du témoignage. Mais à défaut de bien comprendre la guerre, de s'en préserver ou même simplement de pouvoir dire l'indicible et de le conjurer, le roman s'efforce du moins de présenter sous la forme d'une autobiographie un témoignage aussi véridique que possible qui, par empathie, nous fasse ressentir le vécu singulier des tranchées et n'efface pas « la mémoire des camarades » (p. 47). Il s'agit, et c'est vrai aussi pour Eschyle, d'écrire, de manière expressive et marquante, pour ne pas oublier les valeurs, les idéaux, les buts. Ce

que la guerre a effacé peut être retrouvé *a posteriori* grâce une démarche d'élucidation.

Les trois approches de nos auteurs témoignent d'une autre composante de la nature humaine, toute aussi forte que la pulsion guerrière : le désir et la nécessité que ressentent tous les êtres humains de chercher obstinément un sens, d'interroger sans cesse l'expérience et la réalité, même s'ils ne parviennent pas à des réponses satisfaisantes, de manière à ouvrir le futur, à vivifier l'espérance et à se donner des buts : « Mais les autres avaient commencé à chercher. Ils voulaient savoir et voir plus loin que le temps présent. Ils palpitaient, essayant d'enfanter en eux-mêmes une lumière de sagesse et de volonté. Des convictions éparses tourbillonnaient dans leurs têtes et il leur sortait des lèvres des fragments confus de croyances. – Bien sûr... Oui... Mais faut voir les choses... Mon vieux, faut toujours voir le résultat » (XXIV, p. 426). Bien qu'ils soient des « hommes en débris », les poilus « font effort pour sortir de l'erreur et de l'ignorance qui les souillent autant que la boue, et qu'ils veulent enfin savoir pourquoi ils sont châtiés » (XXIV, p. 423). La fiction permet de refigurer, par la magie de la métaphore et l'ordre, même fragile, du récit, « un recommencement de force et de courage » (XXIV, p. 439), « un commencement de révélation » (XXI, p. 370). L'engagement politique de Barbusse sera une réponse à ce besoin d'espérance et d'ouverture sur l'avenir.

LA CONCLUSION

La conclusion ne doit pas être bâclée. Elle doit manifester des capacités de synthèse, de prise de recul et d'ouverture. Elle peut revêtir un tour plus personnel. Il importe en outre d'éviter d'y formuler une nouvelle problématique ou d'y insérer une citation importante, qui soulèverait d'autres enjeux majeurs du sujet.